



www.comptoirlitteraire.com

André Durand présente

**Thomas Lanier Williams
dit
Tennessee WILLIAMS**

(États-Unis)

(1911-1983)



**Au fil de sa biographie s'inscrivent ses œuvres
qui sont résumées et commentées
(surtout '*La ménagerie de verre*', '*Un tramway nommé Désir*'
et '*La chatte sur un toit brûlant*').**

Bonne lecture !

Né le 26 mars 1911, à Columbus dans l'État du Mississippi, il fut élevé dans l'atmosphère de dégradation d'une classe sociale ruinée par le dynamisme affairiste des gens du Nord. Il grandit à Saint Louis, dans un quartier pauvre, dans le presbytère de son grand-père, qui était pasteur, par une mère, rigide et peu compréhensive, qui le couva mais lui donna une éducation religieuse assez stricte. Il haïssait et mythifiait à la fois son père, qui était alcoolique, avait un caractère brutal, une conception très abrupte de la virilité, mais que ses obligations professionnelles de commis voyageur éloignaient la plupart du temps, avant qu'il soit nommé directeur à Saint-Louis. Sa soeur, Rose, pour laquelle il éprouvait une immense tendresse, souffrait de troubles psychologiques graves puis sombra dans la schizophrénie après avoir subi une lobotomie. Lui aussi manifesta des troubles nerveux lorsqu'il comprit que «*le processus de la pensée est un mystère terrifiant et complexe dans la vie d'un homme*». Souffreteux et devenu solitaire, il intériorisa ses émotions, se réfugia dans la lecture de Dostoïevski, Tchekhov, Eugène O'Neill, D.H. Lawrence, et dans l'écriture. En 1927, à l'âge de seize ans, il put faire publier dans un journal une première nouvelle :

"The vengeance of Nicrotis"
"La vengeance de Nicrôtis"

Nouvelle de 10 pages

Dans l'Égypte ancienne, le pharaon est victime de la colère de la foule excitée par les prêtres parce qu'il a commis le sacrilège de laisser fermé cinq jours le temple d'Osiris qui avait emporté un pont qu'il avait construit sur le Nil. Sa sœur, Nicrotis, lui succède et fait construire un temple au bord du fleuve où elle invite tous les nobles et les prêtres qui ont massacré son frère et à qui elle offre un banquet dans une cave dont, après s'être retirée, elle fait fermer la dalle, et qu'elle noie dans les eaux, avant de se suicider.

En 1929, Thomas Lanier Williams fut admis à l'université du Missouri, mais ne put continuer ses études par un manque d'argent dû au krach économique. À l'université, il prit conscience de ses tendances homosexuelles. Tout au long de sa vie, il allait souffrir du refus par la société de cette orientation sexuelle.

À la suite d'une dépression nerveuse, il se réfugia chez ses grands-parents à Memphis, au Tennessee, et, en manière d'hommage, prit son pseudonyme.

De retour à Saint-Louis, il travailla avec la troupe des "Mummers", et s'inscrivit au cours d'écriture dramatique de l'université d'Iowa. Il en sortit diplômé en 1938.

"Portrait of a girl in glass"
"Portrait d'une jeune fille en verre"

Nouvelle de 8 pages

Le narrateur, poète travaillant dans un entrepôt, vivait à Saint-Louis avec sa mère, une femme sévère, et sa sœur, Laura, qui ne put jamais se résoudre à entrer dans un institut commercial, passant son temps à contempler ses bibelots de verre, à écouter des disques et à relire toujours le même livre. Elle avait vingt-trois ans, et la mère, songeant à la marier, demanda à son fils d'inviter un collègue, garçon très cordial qui la fit danser mais révéla qu'il allait lui-même se marier.

Analyse

Intérêt de l'action

Le sujet de cette nouvelle psychologique, qui se retrouva dans la pièce de théâtre *“La ménagerie de verre”*, est en quelque sorte autobiographique, et ainsi se justifie le point de vue subjectif qui est celui du frère (Thomas était le véritable prénom de Tennessee Williams). Le déroulement se fait en quatre étapes : l'indication de l'incapacité de Laura à vivre dans la société et du fiasco significatif qu'elle a déjà connu, la volonté de sa mère de la faire sortir de sa claustration en lui faisant rencontrer un homme sans tenir compte de son état, la rencontre avec Jim qui semble d'abord se dérouler de façon inespérée puis le froid jeté par ce nom de «*Betty*» qui a été introduit subrepticement, enfin la cruelle désillusion qui prouve le manque de réalisme de toute cette famille de paumés et la fuite du narrateur. Le découpage se fait en trois parties, la deuxième étant très courte. La chronologie est linéaire, le point de vue subjectif, la focalisation sur la sœur.

Intérêt littéraire

Le lexique n'est populaire que chez Jim («*en suer une avec moi*» - «*lâcher le morceau*») et rien que cette disparité devrait dissuader la mère de penser que sa fille puisse s'accorder avec un tel homme. L'auteur est un poète, son texte est riche en figures de style :

- Comparaisons : sa sœur, qui est d'abord, selon le titre «*une jeune fille de verre*», une analogie étant ainsi établie entre elle et les bibelots dont elle fait collection, «*se tenait au bord de l'eau, comme si elle savait d'avance que l'eau est trop froide pour y tremper le pied, comme un échassier au mélancolique plumage, les pétales de son esprit repliés par la peur*» ; sa chambre est «*un sanctuaire*» ; les touches du piano sont «*comme une volée d'oiseaux éblouis*» ; la cour est appelée «*la vallée de la mort*» ; le narrateur parle de «*la souricière qui me tenait lieu de chambre*» ; il se reproche de «*mener deux chevaux à la fois*» ; considéré comme un cinglé, on lui sourit «*comme on sourit à un chien un peu bizarre et qui garde les pattes à distance*» ; il va «*s'enfoncer dans des villes comme dans des feuilles mortes, amollir sa carapace de dureté*», connaître une «*nuit que sa sœur habite*» ; Jim, «*Irlandais à tête d'agneau*», qui a «*le visage frotté et poli d'une vieille chinoiserie*», dont les mains brûlaient «*comme des assiettes sorties du four*» ; la situation est «*un vrai supplice*» mais s'allège «*comme un rayon de soleil qui dissipa la gêne où nous nous engluions*» ;
- Oxymoron : «*stupéfaction heureuse et absurde*».

Intérêt documentaire

Il tient au tableau de la décadence sociale de cette famille, à ses difficultés financières qui sont dues au départ du père ou qui l'ont provoqué et qui sont prouvées par l'environnement où se trouve l'appartement, par les emplois de Tom, par la nécessité pas vraiment absolue qu'aurait Laura de travailler ; la différence qui existe entre Tom et ses compagnons de travail.

Intérêt psychologique

La mère est caractérisée par son «*incroyable inconscience*». Tom se livre dès le début à une introspection, quitte ces deux femmes névrosées, comme l'avait fait son père avant, se durcit, bien que «*sa carapace de dureté*» parfois s'amollisse. Laura présente le cas le plus grave et le plus énigmatique (est-elle réellement folle ou a-t-elle une secrète sagesse, elle qui reste «*dans un état de calme hypnotique*», qui est quasiment schizophrène?), le plus pathétique: elle a peur de la vie, elle veut rester en retrait (d'où «*son drôle de petit sourire heureux*» quand elle a la grippe), elle est très sensible (à la tragédie des chats tués dans la cour), elle se réfugie dans le souvenir (sa passion pour les bibelots de verre, pour les disques de son père, pour le livre relu avec le personnage duquel elle communique).

Intérêt philosophique

Réflexion sociale sur la destruction des familles par la perte du statut social (ces gens sont des déclassés qui voudraient, surtout les enfants, surtout Laura évidemment, vivre comme ils vivaient auparavant, avant que le père ne les quitte pour échapper certainement au poids de leur entretien), disparité entre la difficulté de vivre et le plaisir de vivre, refuge dans l'illusion et la difficulté de communication.

‘The beaded bag’

“Un sac de dame en perles”

Nouvelle de 3 pages

Un homme timide, chiffonnier depuis quinze ans, espère trouver un objet de grande valeur et découvre un sac de dame en perles qui contient beaucoup d'argent. Il rêve à ce qu'il va pouvoir s'offrir mais il voit que le chauffeur de la maison est auprès de la poubelle et, craignant d'être poursuivi, il remet le sac à la femme de chambre qui, ne voulant pas être accusée de négligence, le signale simplement à sa patronne. Celle-ci dépense tout l'argent pour un manteau qui, tout de suite, lui déplaît.

“Something by Tolstoï”

“Dans Tolstoï, je pense”

Nouvelle de 8 pages

Jacob Brodsky, un timide juif russe qui tient la librairie de son père, a épousé son amie d'enfance, Lila, une Française, qui avait de plus grandes ambitions, qui trouva bientôt étouffante la vie avec lui et partit connaître une carrière artistique. Abasourdi mais sûr qu'elle reviendrait, il lui laissa la clé du magasin et, incapable de dominer son chagrin, passa tout son temps à lire. Or, quinze ans plus tard, elle revint. Mais il ne la reconnut pas. Aussi prétendit-elle vouloir un livre dont elle ne connaissait pas l'auteur et dont elle lui raconta l'histoire, leur histoire. *«J'ai lu ça dans Tolstoï, je pense»*, commenta-t-il, et elle repartit.

Commentaire

L'histoire de cet homme qui ne s'est pas rendu compte que l'amour qu'il a attendu est passé et s'en est allé est aigre-douce

‘A Mississippi idyll’

“Une idylle dans le Mississippi”

Nouvelle de 5 pages

Dans le Mississippi, des nègres cassent des pierres quand, soudain, l'un d'eux, Big Black, pousse un cri sauvage : c'est un colosse qui ne se mêle pas aux autres ; après le travail, il regagne un coin isolé près de la rivière. Il y voit une jeune Blanche qui se baigne nue. Il la saisit, mais, se rendant compte que sa main noire sur ce visage blanc est monstrueuse, il la lâche et quitte l'endroit. Au sud de Savannah, en Géorgie, des nègres cassent des pierres quand soudain l'un d'eux pousse un cri sauvage.

“J’entends le bruit de ses pas”

Nouvelle de 9 pages

Catharine, qui travaille à la ville depuis un an, est revenue voir Bud qui l'a manquée à la gare et qu'elle attend avec une impatience qui se tend comme un ressort. Elle parle avec difficulté avec sa sœur, Cécilia : ils allaient tous les trois ensemble à l'école puis à l'université où Bud n'a pas su s'adapter et elle lui explique qu'il mène une vie de plus en plus retirée, ne s'intéressant qu'à la poésie qu'il écrit. D'ailleurs, quand il arrive, il est si gêné devant Catharine qu'il s'esquive aussitôt et elle sait qu'elle l'a perdu.

“Twenty seven wagons full of cotton”

“Vingt-sept camions pleins de coton”

Nouvelle de 5 pages

Jack Meighan fait égrener son coton tandis que l'homme de la coopérative, qui est petit, courtise sa femme. Elle est grosse, mais il la trouve belle. Il l'incite à entrer et à se coucher et elle sent son désir. Même si elle le trouve ridiculement petit, même si elle le rabroue, surtout quand, prétendument pour chasser les mouches, il lui donne de petits coups de cravache, même si elle lui interdit d'entrer dans la maison, elle le laisse faire et s'agrippe à lui, non sans un sentiment de culpabilité.

Commentaire

L'homme de la coopérative est le type de l'homme révolté cultivant le romantisme du scandale. La nouvelle est devenue une pièce en un acte que Tennessee Williams réunit à *“The unsatisfactory supper”* pour en faire le scénario de *“Baby doll”*.

“Sable”

Nouvelle de 4 pages

Jour et nuit, la vieille femme veille sur son mari qui a eu une attaque et elle craint sans cesse qu'il cesse de respirer : il n'a plus l'esprit clair et elle s'occupe de lui, sans cesse l'appelle. Elle se souvient aussi d'une plage où il la recouvrait de sable. Un jour où elle entend un bruit sourd, elle imagine qu'il est tombé mais ce n'est qu'un livre. D'habitude, c'est elle, semble-t-il, qui lui insuffle de l'énergie ; mais, en fait, elle a besoin de lui, elle ne veut pas que le temps le lui prenne.

“Dix minutes d'arrêt”

Nouvelle de 7 pages

Un jeune homme venu à Chicago pour y discuter d'un emploi doit retourner bredouille à Memphis dans l'autobus où il espère dormir. D'abord importuné par un jeune Noir bavard, il ne parvient pas ensuite à vraiment dormir. À Champaign, il y a un arrêt de dix minutes où il se promène, pensant à bien des choses (au théâtre de la Restauration), se sentant en cet endroit simple spectateur puis discutant avec des étudiants éméchés, l'autobus partant sans lui. Mais il goûte cet événement imprévu et s'endort dans l'herbe.

“Je te donne une pomme...”

Nouvelle de 5 pages

Un jeune homme qui tente vainement de faire de l'auto-stop en Californie passe devant une vieille roulotte à l'intérieur de laquelle s'active une très grosse femme qui sort et lui parle. Elle est vieille et très poilue. Il lui demande à manger et elle lui donne une pomme qu'il savoure jusqu'au trognon. Puisque son mari et son fils sont partis à la ville, il pourrait partager son repas et il est sous-entendu qu'ils coucheront ensemble mais, quand il lui dit son âge: dix-neuf ans, elle refuse: c'est celui de son fils.

“Le champ des enfants bleus”

Nouvelle de 8 pages

À sa dernière année à l'université, Myra, bien que fiancée à Kirk, est agitée, écrit de la poésie et se sent attirée par un membre du Cercle de Poésie, Homer, un garçon qui n'a qu'une amie fofolle mais qu'elle trouve beau et dont elle aime un poème où il évoque «*le champ des enfants bleus*». Au cours de la nuit, elle vient le réveiller et il lui montre ce champ qui est couvert de fleurs bleues et où ils s'aiment. Après cela, elle ne le voit plus, elle épouse Kirk mais une nuit revient une dernière fois voir le champ.

“En souvenir d'une aristocrate”

Nouvelle de 13 pages

Dans le Carré Français, à la Nouvelle Orléans, le narrateur est conduit par Carl, un musicien, chez Irène, une peintre, ancienne ouvrière à Brooklyn, qui subsiste en se prostituant et lui dit qu'«*il n'y a qu'une aristocratie, celle des âmes passionnées*». Elle fait l'amour avec Carl en sa présence. Le jour du Mardi Gras, elle gagne beaucoup d'argent en «*travaillant*». Lors de l'exposition du printemps, ses toiles ayant été refusées, elle cause un esclandre, brisant ses toiles et celles des autres. Puis elle disparaît.

“La chambre noire”

Nouvelle de 4 pages

Au fil des questions que l'assistante sociale pose à Mrs. Lucca, on apprend qu'elle ni son mari ne peuvent rien faire à l'égard de leur fille qui, depuis six mois, ne quitte pas sa chambre où elle reste nue, dans le noir, ne sortant que pour aller aux toilettes, ne mangeant que ce que lui apporte, de temps à autre, le garçon juif qui venait toutes les nuits mais qui a cessé quand sa famille lui a fait épouser une coreligionnaire. L'assistante sociale annonce qu'elle devra être emmenée ailleurs.

“L'ange dans l'alcôve”

Nouvelle de 6 pages

Le narrateur, jeune écrivain sans succès, habitait à La Nouvelle Orléans chez une logeuse si soupçonneuse qu'elle couchait dans le hall d'entrée. Il est vrai qu'elle avait d'inquiétants pensionnaires : une vieille femme qui se faisait offrir à manger en racontant de macabres histoires, un dessinateur tuberculeux qui se plaignait de punaises et qu'elle chassa parce qu'il crachait du sang. Il était venu assouvir son désir chez le narrateur dont la chambre présentait une alcôve où apparaissait une vieille femme, un ange.

“L'oriflamme”

Nouvelle de 6 pages

Après avoir été clouée au lit des semaines, elle se lève, se sentant légère comme les nuages, décidée à changer son existence souterraine de vendeuse, à s'acheter de nouveaux vêtements, une robe du soir rouge qu'elle met tout de suite, sans avoir besoin de «*la compréhension du monde*». Elle se souvient des relations d'un soir qu'elle a connues: un garçon du collège et M. Mason du magasin. Elle marche jusqu'au sommet du parc qui domine Saint-Louis où «*l'écume d'un océan écarlate lui sortait des lèvres*».

“La vigne”

Nouvelle de 12 pages

Donald et Rachel, des acteurs, vivent dans le Village. Habitué à dormir contre son corps (comme une vigne), ce matin-là, il se réveille seul. Pour quelle raison est-elle sortie? Il se rappelle des causes de tristesse, combat sa dépression en s'habillant avec soin et en sortant. Il se rend chez une amie chez qui il croyait la trouver, avec laquelle il veut échapper à sa solitude et qui le rembarre. De retour chez lui, il constatera qu'elle a pris ses affaires mais la verra revenir et se plaindra de ses malheurs.

“Malédiction”

Nouvelle de 13 pages

Lucio, arrivé dans cette ville du Nord, y trouve une chatte. Il obtient une chambre et a un travail à l'usine. Sa logeuse devient son amante. Il écrit à son frère qui est en prison et qui y est tué. À l'usine, le contremaître lui est hostile et il est congédié. Il rencontre un mendiant qui se dit Dieu et profère une malédiction contre l'usine. Victime d'un évanouissement, il est interné une semaine; à son retour, la logeuse l'a remplacé; il retrouve la chatte qu'elle avait chassée et entre avec elle dans la rivière.

“La chose importante”

Nouvelle de 11 pages

John et Flora se rencontrent à un bal de fin d'année, découvrent qu'ils écrivent tous deux, qu'ils sont d'esprit indépendants, qu'ils ont les mêmes préoccupations. Mais, pas belle et facilement méprisante,

elle est très tendue, soucieuse de comprendre les relations humaines, à la recherche de «*la chose importante*». Lors de leurs sorties, ils discutent mais, une fois, John ayant bu du vin et son désir ayant été excité, ils se battent. Il voit qu'elle est «*une fille de nulle part*» et qu'ils ne sont plus des étrangers.

“La statue mutilée”

Nouvelle de 12 pages

À La Nouvelle-Orléans se prostituait un très beau jeune homme, ancien boxeur qui avait perdu un bras et qui s'était livré à la débauche à travers le pays et avait tué un client à Palm Beach. Condamné à mort, il reçut des lettres des hommes qui l'avait connu et, quand il commença à y répondre, il découvrit ses sentiments. La veille de son électrocution, il reçut la visite d'un jeune pasteur qui fut troublé comme il l'avait été dans son enfance par une panthère. Le boxeur mourut en tenant ses lettres.

“Parenthèse”

Nouvelle de 10 pages

Gretchen, professeuse dans l'Iowa, est venue passer des vacances en Californie avec une collègue qui lui fait payer tous les frais mais lui fait connaître des gens du cinéma dont Jimmy, un figurant avec lequel elle se maria. Ses espérances d'un rôle s'évanouissant, ils vinrent s'établir en Iowa, Jimmy travaillant dans une usine. Un de ses amis l'appela à New York pour un projet de pièce de théâtre et Gretchen, enceinte, l'y suivit. Mais elle dut rentrer, mettre au monde un garçon et fermer cette parenthèse.

“Les cochenilles”

Nouvelle de 4 pages

Clara et Billy, un couple d'où l'amour a disparu, sont dans une résidence d'été dont ils vont partir mais il s'entête à vouloir exterminer des cochenilles. Elle le trouve ridicule, d'autant plus qu'elle sait qu'il est condamné et qu'elle imagine sa vie de veuve. Mais, à une réflexion qu'il fait, elle se rend compte qu'il sait la vérité et ils se rapprochent l'un de l'autre, se rappelant la passion qui les unissait.

“Il y avait quelque chose en lui”

Nouvelle de 7 pages

Haskell, un jeune homme, commis dans une épicerie où il fait preuve de beaucoup d'onctuosité avec les clients, leur déplaît sans qu'ils sachent exactement pourquoi. Passant le samedi à la bibliothèque où il lit de la poésie moderne, il plaît à Miss Rose qui lui propose même de venir habiter dans le même immeuble qu'elle. Mais une cliente du magasin se plaint d'une erreur de compte qu'il aurait faite, le patron le renvoie et il annonce à Miss Rose qu'il quitte la ville, ce qui la laisse désespérée.

“L'oiseau jaune”

Nouvelle de 6 pages

Le descendant d'un pasteur de Salem dont la femme était une sorcière qui agissait avec un oiseau jaune, lui-même pasteur très sévère, avait une fille qu'il avait menacée, si elle fumait, de mettre à la porte. Cela arriva mais il ne put l'empêcher de mener une vie très libre puis de partir pour la Nouvelle-Orléans où elle eut un fils qui, ensorcelé, lui rapportait de l'or. Au moment de sa mort, elle fut visitée par le père supposé qui lui apporta d'autres richesses. Sur son monument fut gravé le nom de l'oiseau jaune.

“La nuit où l'on prit un iguane”

Nouvelle de 13 pages

Dans un hôtel d'Acapulco, à la morte-saison, séjournent deux écrivains et une femme qui souffre de sa solitude, du manque d'intérêt des deux hommes à son égard. Une nuit, elle est réveillée par le bruit que fait un iguane qui est attaché et elle vient s'en plaindre auprès des deux hommes, choisissant une autre chambre à côté des leurs. Plus tard, elle entre dans la chambre où ils se trouvent tous les deux et où elle subit l'étreinte du plus vieux, lui échappant finalement comme s'est échappé l'iguane.

“Cairo Shanghai Bombay”

(1934)

Pièce en un acte

Commentaire

Cette première pièce connut un beau succès.

“The unsatisfactory supper”

()

Pièce en un acte

Commentaire

Tennessee Williams réunit cette pièce à *“Twenty seven wagons full of cotton”* pour en faire le scénario de *“Baby doll”*.

“Portrait of a madonna”

“Portrait d'une madone”

Pièce en un acte

Une pauvre vieille fille, Lucretia Collins, perdue dans les rêves d'un Sud éteint, imagine le retour, chaque nuit, de l'amoureux qu'elle a autrefois éconduit. À la fin, elle part pour l'asile.

Commentaire

Cette figure de femme déchirée entre rêve et réalité annonçait Amanda Wingfield de *“La ménagerie de verre”* et Blanche DuBois d’*“Un tramway nommé désir”*, dont la scène finale est préfigurée par celle de cette pièce.

“Lord Byron’s love letter”

()

Pièce en un acte

Une vieille femme survit en présentant aux touristes une lettre d’amour que lui aurait adressée Byron.

“The lady of Larkspur lotion”

()

Pièce en un acte

Mme Harwick-Moore attend des revenus imaginaires d’une plantation d’hévéas au Brésil.

“Talk to me like the rain and let me listen”

“Parle-moi comme la pluie et laisse-moi écouter”

Pièce en un acte

Une femme exprime le rêve de sa progressive disparition au bord de la mer dans un isolement absolu.

“This property is condemned”

“Propriété interdite”

Pièce en un acte

La petite Willie, laissée toute seule par la mort de sa soeur, prostituée, rencontre sur le bord de la voie ferrée un autre gosse, Tom, à qui elle montre le ciel, *«blanc comme un morceau de papier propre»*.

Commentaire

L’expression de la solitude est poignante.
En 1966, la pièce fut adaptée au cinéma par Sidney Pollack.

“The long good-by”

()

Pièce en un acte

Après la mort de sa mère, victime d'un cancer, Joe, un écrivain de trente-trois ans, attend, dans l'appartement familial, l'arrivée des déménageurs. Il se souvient de leur enfance malheureuse, à lui et à sa sœur.

Commentaire

Joe préfigurait le Tom de *“La ménagerie de verre”*.

“The purification”

()

Pièce en un acte

Rosalio se suicide.

“Auto-da-fé”

()

Pièce en un acte

Eloi se suicide.

“The last of my solid gold watches”

()

Pièce en un acte

Le vieux Charlie enterre le Sud d'autrefois auquel il a par erreur survécu.

En 1942, lorsque les États-Unis entrèrent en guerre, Tennessee Williams fut réformé en raison de son dossier psychiatrique, de son homosexualité, de son alcoolisme et de ses troubles cardiaques et nerveux.

En 1943, il fut chargé de l'adaptation cinématographique d'un roman à succès ; mais, cette tâche l'ennuyant, il écrivit plutôt son propre scénario, que la Metro Goldwin Mayer refusa. Il décida d'en faire une pièce de théâtre :

“The glass menagerie”

(1944)

“La ménagerie de verre”

Drame

Tom Wingfield, le narrateur, revoit en songe sa jeunesse, pendant les années trente, auprès de sa mère et de sa soeur.

Cette famille pauvre dont le père est parti sans laisser d'adresse, «*tombé amoureux des longues distances*», habitait un appartement de Saint-Louis aux murs défraîchis, au mobilier usé ; survivait tant bien que mal, en attendant que l'équilibre précaire qui la tenait sur pied ne cède. La mère, Amanda, insupportable et adorée, se réfugiait dans les souvenirs de sa jeunesse, passée dans un riche domaine du Sud à être convoitée par les jeunes gens des plantations voisines. Sa fille, Laura, handicapée et d'une timidité maladive, pour surmonter ses complexes, passait ses journées à écouter des airs nostalgiques et à astiquer ses petits animaux de verre, une collection qui est «*la ménagerie de verre*». Enfin, Tom, seul mâle de la famille et forcé, de ce fait, d'occuper un emploi peu valorisant et qu'il déteste dans un entrepôt de chaussures pour subvenir aux besoins des siens, rêvait d'écrire de la poésie, mais surtout de prendre le large, de fuir les obligations, un peu comme son père l'avait fait avant lui, de s'engager dans la marine marchande, de donner un sens à sa vie.

Autour de cet étouffant cocon, se fait sentir l'oppression du monde extérieur, de la modernité bourgeonnante, des conflits sociaux émergents, bref de la réalité. Or, un soir, Tom invite à la maison Jim, un collègue de travail, au grand bonheur de sa mère Amanda, qui espère pouvoir caser Laura. Mais ce projet leur réserve quelques surprises...

Commentaire

Tennessee Williams, qui y reprenait le sujet de sa nouvelle, “*Portrait d'une jeune fille en verre*”, désignait “*La ménagerie de verre*” comme sa «*pièce du souvenir*», puisqu'il y racontait un drame calqué sur la vie de sa famille. C'est même sa pièce la plus autobiographique, la plus intime, la plus ressentie. Elle fut écrite moins avec l'encre du souvenir qu'avec des remords et des larmes de culpabilité, de douleur et de nostalgie. Il semble qu'il se soit purgé de ses propres passions et qu'il est pris ses distances avec un milieu familial fortement castrateur.

Rose devint Laura, et le handicap psychologique devint infirmité physique. Il fut lui-même Tom, cet esprit fantasque qui rêve de s'évader.

Tennessee Williams fut aussi influencé par le théâtre d'Eugène O'Neill, la pièce se signalant par une atmosphère lourde, empreinte d'émotion, d'exaspération, de détresse, marquée par la frustration, par un mélange de noirceur et de tendresse, par une dimension onirique et symbolique.

En fait, la pièce commence une fois le fait accompli, puisqu'elle s'ouvre sur un récitatif de Tom, à la fois narrateur et acteur de son drame, qui installe l'action dans le passé, dans l'espace de la mémoire. Chacun des personnages, tous des êtres fragiles, des êtres vaincus, a sa manière d'échapper à la pénible réalité. Le non-dit est important, la violence est contenue.

La mère, dévouée corps et âme au bonheur de ses enfants, incarne également le revers de l'amour maternel car elle est névrosée, possessive, envahissante, étouffante et manipulatrice : elle est indignée lorsqu'elle apprend que Laura a abandonné ses cours de secrétariat. Elle est rêveuse et vaporeuse lorsqu'elle ressasse les souvenirs de sa glorieuse jeunesse de belle du Sud. Maintenant vieillissante, malmenée par la vie, elle idéalise le passé et babille inlassablement.

Laura est la femme-enfant paralysée par la crainte de déplaire.

Tom, le fils émasculé, en a assez de vivre par procuration, est déchiré entre la hantise de répéter les erreurs paternelles et le besoin de fuir la famille.

Jim est l'étranger qui vient rompre leur fragile équilibre.

Sous un classicisme apparent, la pièce subvertissait toutes les conventions dramatiques de l'époque.

Elle fit un triomphe, fut jouée un an et demi sans interruption, Joanne Woodward se distinguant par sa dignité tragique, remporta le prix du "New York Critics Circle". Ironiquement, ce succès aurait permis à Tennessee Williams d'offrir à Rose les meilleurs soins disponibles à l'époque.

Newman fut si ébloui de voir Joanne Woodward sur scène dans une production de "La ménagerie de verre" qu'il décida de l'immortaliser en 1987 avec la distribution originale, forcé toutefois de remplacer John Sayles par un acteur qui ne se laisse pas oublier si facilement, John Malkovich.

Comme si les beaux jours de Williams au cinéma semblaient définitivement passés, cette adaptation n'a jamais figuré parmi les plus grandes de ses pièces, bien loin derrière "Un tramway nommé Désir" d'Elia Kazan ou "La nuit de l'iguane" de John Huston, jugée conventionnelle, nullement portée par une vision nouvelle. Pourtant, il suffit que Woodward apparaisse, s'enroulant dans la douce folie d'Amanda Wingfield, pour que son minable appartement dans un quartier pauvre de St. Louis se transforme, baigné par les lumières vaporeuses du directeur photo Michael Ballhaus, l'ancien complice de Fassbinder. Et, alors qu'on ne l'imaginait qu'en compagnie servile d'Harrison Ford dans "Indiana Jones", Karen Allen donne toute sa dignité à Laura, cette fille au physique ingrat et à l'esprit limité cultivant l'espoir du prince charmant tout en collectionnant les petits animaux de verre. Un hommage à peine voilé au désarroi psychologique de Rose, la soeur de Tennessee Williams.

En 1945, Tennessee Williams publia "*Twenty seven wagons full of cotton and other plays*", un recueil de onze de ses pièces en un acte. Il fut complété en 1953, comprenant alors treize pièces et une introduction. C'est le plus important des trois livres réunissant les pièces de ses débuts.

"Battle of angels"

(1945)

"La bataille des anges"

Drame

Commentaire

La pièce, qui, suivant les dires de Tennessee Williams, inaugurerait un cycle de «*pièces violentes*», fut interdite car jugée excessive des points de vue religieux et sexuel.

Établi à la Nouvelle-Orléans, Tennessee Williams travailla beaucoup à sa pièce la plus fameuse :

"A streetcar named Desire"

(1947)

"Un tramway nommé désir"

Drame en cinq actes

Dans l'atmosphère lourde, humide, étouffante, enivrante et violemment érotique de La Nouvelle-Orléans, au milieu des années quarante, Blanche Du Bois, vieille fille à la fois innocente et dépravée, délicate, raffinée mais désargentée, qui fut une belle du Sud et a connu des jours plus glorieux, qui s'accroche à sa gloire fanée et à ses chimères dans l'espoir de trouver enfin un havre auprès d'un brave homme, a été mystérieusement chassée de chez elle et est venue chez sa soeur, Stella, qui est mariée à Stanley, un homme inculte, grossier et brutal, qui la tient par le désir charnel. Le choc entre ces deux visions du monde est inévitable. Pourtant, l'attirance latente - et forcément refoulée, culpabilisée - court entre eux, et amène Blanche à se jeter dans les bras de Stanley, causant sa perte : elle est violée.

Commentaire

Cette oeuvre, d'abord intitulée "*Une soirée de poker*", est construite sur des enjeux simples, mais elle est violente et mélodramatique. Le texte comporte cependant trop de longueurs et de répétitions, et les personnages secondaires sont totalement inutiles. Son climat trouble et sensuel est d'abord celui de La Nouvelle-Orléans qui s'abat inexorablement sur tous les personnages, trouble leurs sens, perturbe leur jugement. Tous les protagonistes oscillent entre désir et haine, attirance et répulsion, espoir et culpabilité. Le génie de l'auteur tient à ce qu'il évite l'affrontement au premier degré entre Blanche et Stanley pour nous montrer leur face cachée, l'expressivité des pulsions rentrées, fouiller les déchirements entre l'âme et la chair, sans jamais pourtant les exorciser.

Blanche Du Bois est la représentation de la soeur schizophrène de Williams dont le fragile fantôme hante toute son oeuvre, et de lui-même qui y projette ses propres tourments par rapport à sa sexualité illicite. Avec sa fragilité et l'indicible tension qui l'habite, devenue l'archétype de la femme vulnérable, frustrée, exaltée (elle compare la demeure de sa soeur au « *bois hanté par les goules de Weir* », une allusion référence à "*Ulalume*", le poème de Poe) au bord de la folie, elle n'est pas aussi pure qu'elle le prétend : alcoolique, menteuse et nymphomane, elle a jadis poussé vers la mort un homme qu'elle aimait parce qu'il était homosexuel. Est-elle folle ou elle, qui préfère « *la féerie au réalisme* », n'a-t-elle pas choisi l'illusion, ultime refuge contre une réalité insupportable, parce qu'elle a eu toute une vie de souffrances? Elle ressent une aspiration à un idéal mais est soumise à la force d'un désir, celui de la victime pour son bourreau, désir qui ne pouvait s'exprimer à cette époque où la société puritaine jugeait moralement indignes les êtres sensibles qui vivaient en marge. Entre la fragilité et la sensualité, la mythomanie et la conscience, elle présente une étonnante palette de couleurs. Parce qu'elle est fragile, elle a besoin de se protéger et elle porte différents masques selon la personne à laquelle elle s'adresse, mais elle les enlève tous elle-même. Elle sait très bien qui elle est, avouant : « *Je ne dis pas la vérité, je dis ce que la vérité devrait être* ». C'est une femme en laquelle il y a toutes les femmes. C'est un des personnages les plus marquants de l'oeuvre de Tennessee Williams, des plus complets et des plus mythifiés du répertoire, et qui a imprégné durablement l'imaginaire.

Stanley, comme beaucoup d'hommes violents, robustes et arrogants, s'avère en fait lâche et incapable de tolérer la différence et la sensibilité.

Ni lui ni Blanche n'arrivent à assumer le désir et tout ce qu'ils chercheront à faire, ce sera trouver la façon de mettre fin à cette attraction, de réprimer ce désir souterrain mais omniprésent, aussi lourd que l'air de La Nouvelle-Orléans, ce désir non-dit qu'ils ressentent l'un pour l'autre. Mais l'effort qu'ils font alors pour le taire concourt à souligner son importance.

Elia Kazan accepta immédiatement de monter la pièce avec un tout jeune acteur sorti de l'Actor's Studio : Marlon Brando, qui joua directement le rôle principal, le marquant par sa violence physique et sexuelle.

La pièce obtint le prix Pulitzer, fut présentée à Broadway en 1947 puis en 1951, toujours par Elia Kazan, au cinéma où sa force extraordinaire a encore été accrue par une sensualité brute, un érotisme décuplé, un rythme haletant. Les comédiens de la pièce furent repris, notamment Marlon Brando, véritable bête sexuelle, et à l'exception de Jessica Tandy remplacée par Vivian Leigh, qui avait créé le rôle à Londres, qui retrouvait tout le lyrisme des interprètes de mélodramas hollywoodiens, qui restituait toute l'ambiguïté d'une sexualité jusqu'alors ignorée à l'écran et qui a été marquée par ce rôle pour la vie au point de sombrer. À Paris, le rôle fut tenu par Arletty.

C'est probablement la pièce américaine la plus célèbre à travers le monde.

En 1948, Tennessee Williams publia un autre recueil de cinq de ses pièces en un acte : "*American blues*".

“Desire and the black masseur”

(1948)

“Le masseur noir”

Nouvelle de 7 pages

Tom, un Blanc de trente ans, resté comme un enfant ayant besoin de protection et d'expiation, souffrant d'une douleur chronique, se rend dans un établissement où des massages sont donnés par des Noirs. Il se soumet aux frictions puis aux coups d'un géant, mais y trouve tant de plaisir qu'il revient tandis que le masseur s'excite de plus en plus, lui brisant des côtes puis une jambe. Le gérant les chasse et ils passent une semaine ensemble jusqu'à ce que le masseur mange le Blanc, jette ses os dans le fleuve et parte à la recherche d'un autre client.

“Summer and smoke”

(1948)

“Été et fumée”

Drame

Commentaire

Le succès éphémère de la pièce plongea Tennessee Williams dans la dépression. Elle fut adaptée au cinéma en 1961, avec Geraldine Page vertigineuse dans son grand numéro d'amour-haine.

“The roman spring of Mrs. Stone”

(1950)

“Le printemps romain de Mme Stone”

Roman

Karen Stone, une actrice solitaire et vieillissante, s'établit à Rome, entretient une relation avec un gigolo italien nommé Paolo et tombe irrémédiablement amoureuse de lui. Il la traite cruellement et exerce sur elle un chantage sentimental pour lui soutirer des biens. Quand il en vient à s'intéresser à une femme plus jeune, la fin est en vue pour Mme Stone.

Commentaire

José Quintero en a tiré un film intitulé *“Le visage du plaisir”* où Vivien Leigh défia superbement les outrages d'une situation irréversible.

“Three players of a summer game”

(1951)

“Les jeux de l'été”

Nouvelle

Commentaire

Elle a été reprise par Tennessee Williams dans *“Cat on a tin roof”*.

“The rose tattoo”
(1951)
“La rose tatouée”

Drame

Commentaire

«L'une de ces belles et violentes histoires d'amour du Sud, impitoyable comme un orage au-dessus de La Nouvelle-Orléans après vingt jours de canicule» (Robert Lalonde, “*Un jardin entouré de murailles*”, p.110)

En 1955, la pièce fut adaptée au cinéma par Daniel Mann avec Anna Magnani (qui fut, comme toujours, intense dans ce rôle), Burt Lancaster, Marisa Pavan, Ben Cooper.

“Miss Coynte of Greene”
()

Après que Miss Coynte, une célibataire du Sud sexuellement inhibée, ait mortellement frappé sa mère, elle se jette littéralement sur tout homme noir qu'elle peut saisir. Et l'un d'eux en est conduit à la mort.

Commentaire

Le texte est une ineptie sexiste et raciste, le produit d'une imagination assez superficielle et tourmentée. Les personnages tout à fait conventionnels (la mère dominatrice, la célibataire folle de sexe, les étalons bien membrés) auraient pu être créés par un psychanalyste freudien vers 1950.

“Camino real”
(1953)
“Camino real”

Drame

“The mysteries of “The Joy Rio”
(1954)
“Les mystères du “Joy Rio””

Nouvelle de 10 pages

M. Gonzalès, horloger, a succédé, après sa mort, à M. Kroger qui l'avait remarqué dans une autre ville alors qu'il était le jeune Pablo qui avait une minceur qu'il retrouve maintenant qu'il est atteint d'une tumeur maligne. Il fréquente toujours le Joy Rio, un cinéma dans les étages duquel règne une obscurité propice à toutes les rencontres clandestines. Un jour où, malgré lui, il surprit le jeune placeur avec son amie, il dut s'enfuir vers le haut et y rencontra M. Kroger qui lui répéta ses conseils.

“Cat on a hot tin roof”
(1955)
“La chatte sur un toit brûlant”

Pièce en trois actes

Dans la maison d'un riche planteur du delta du Mississippi, Big Daddy Pollitt, sont réunis, à l'occasion de son soixante-cinquième anniversaire : son épouse, le fils aîné, Gooper, sa femme, Mae et leurs cinq enfants, le fils cadet, Brick, et sa femme, Maggie ; deux amis : le docteur Baugh et le Révérend Tooker.

Une discussion oppose vivement Maggie et Brick. Elle débite des réflexions acerbes et même venimeuses auxquelles lui, qui, à la suite d'un accident de sport, a un pied dans le plâtre et ne marche plus qu'à l'aide de béquilles, oppose de vagues grognements en se versant des rasades de whisky. Elle est agacée par les cris des cinq «*monstres sans cou*» de son beau-frère et de sa belle-sœur qu'elle semble détester. Elle est certaine que Gooper, qui intrigue auprès du père, va faire main basse sur la part d'héritage de Brick sous prétexte qu'il a des enfants, lui, et qu'on s'arrangera pour placer Brick dans un foyer pour alcooliques. Tout cela parce qu'elle sait de source sûre que Big Daddy va bientôt mourir d'un cancer. Elle s'en prend ensuite plus directement à son mari qui fut un grand champion sportif et s'est mis à boire. Tentant en vain de le reconquérir parce qu'elle l'aime et veut un enfant de lui, il la repousse alors qu'elle est ravissante : aussi lui reproche-t-elle son inactivité sexuelle, se sentant comme «*une chatte sur un toit brûlant*». Grand-mère crée une diversion en venant annoncer joyeusement que les résultats d'analyses de Big Daddy sont négatifs. Maggy poursuit ses reproches d'une manière plus cruelle : Brick n'est plus le même homme depuis la mort de son ami, Skipper. Elle le soupçonne d'avoir connu avec lui plus qu'une simple amitié vu son indifférence envers elle. Brick ne veut pas en entendre parler.

La famille est réunie dans la salle à manger pour le gâteau d'anniversaire. Big Daddy, dont le tempérament est violent, dit brutalement à sa femme qu'elle n'a plus à commander puisqu'il n'est pas malade. Il met tout le monde à la porte et veut rester seul avec Brick, son fils préféré. Il lui confie les projets qu'il nourrit encore, en particulier celui d'aimer d'autres femmes. Il le blâme pour son alcoolisme et lui confie qu'il lui destine tous ses biens à condition qu'il cesse de boire. Brick lui avoue qu'il boit parce qu'il n'aime pas sa femme. Big Daddy pousse plus avant les investigations et fait, lui aussi, allusion à la mort de Skipper et à leur éventuelle relation. Brick accuse sa femme qui a voulu, elle aussi, connaître la vérité avant de se marier ; pour prouver qu'il n'était pas homosexuel, Skipper a voulu faire l'amour à Maggy et ce fut un échec. D'où la haine de Brick envers sa femme qui aurait amené son ami à se droguer et à boire. Mais Big Daddy veut aller jusqu'au bout de la vérité : Skipper aurait donné un coup de téléphone à Brick pour que l'un et l'autre se rendent à l'évidence. Brick aurait refusé et est rongé de remords depuis le décès de son ami qui, désespéré, ne pouvait plus compter que sur lui. Furieux, il dit à son père que, vérité pour vérité, lui aussi a droit à la sienne : tout le monde lui a caché, ainsi qu'à Grand-mère, le résultat des analyses : le vieil homme est condamné par le cancer.

Tout le groupe s'est reformé autour de Grand-mère et on essaie de lui annoncer la vérité avec ménagements. Gooper, avec une totale absence de sentiments, parle directement affaires : il se voit à la tête de l'immense fortune paternelle sans aucune nécessité de partage puisque son frère est une épave sans descendance. Grand-mère réagit : Brick a toujours été le fils préféré de Big Daddy parce qu'il était bien plus affectueux. À ce moment, Maggy annonce qu'elle est enceinte. Gooper et sa femme la narguent : c'est impossible puisque le couple fait chambre à part depuis longtemps. Brick relève le défi et, dans un discours brillant et inattendu, remet son frère à sa place. Big Daddy, qui a tout entendu, chasse les menteurs et flatteurs et va une dernière fois contempler son domaine du haut du toit. Maggy avoue à Brick qu'elle a menti au sujet d'une naissance, que c'était pure stratégie pour le faire réagir, qu'elle est fière de lui et qu'elle l'aime, que tout est possible si seulement il consent à l'aimer. Ils s'embrassent.

Commentaire

Tennessee Williams reprenait sa nouvelle de 1951, "*Three players of a summer game*" ("*Les jeux de l'été*"). Dans cette pièce dense et concise, il livrait l'essentiel de sa personnalité et la tonalité générale de son œuvre. Baignant dans le climat sensuel et passionnel du Sud profond, elle fait s'affronter des personnages qui se mettent à nu ou essaient de démasquer l'autre dans une recherche essentielle : celle de la vérité. Les dialogues ne sont presque jamais anodins mais ils s'intensifient dans le déroulement de chaque acte. L'intensité dramatique atteint son sommet au deuxième acte dans la conversation où Big Daddy et Brick se déchirent et se révèlent, ce moment d'affrontement de la vérité (l'«*anagnorisis*» antique) permettant aux deux hommes de communiquer dans l'amour et dans la douleur. Le troisième acte marque le triomphe de Maggie la chatte, le dénouement de la pièce étant un apaisement. Elia Kazan, qui mit en scène, avait exigé que Williams récrive le troisième acte qui, dans sa «*version de Broadway*», réintroduisit le personnage de Big Daddy et s'achève de façon optimiste sur la réunion de Maggie et de Brick.

Maggie et Big Daddy se ressemblent et ressemblent à l'auteur dans leur quête de l'essentiel, de la vérité même blessante, dans leur manière de sonder les reins et les cœurs. Ils ont horreur de l'hypocrisie et des demi-mesures ; ils vivent donc leurs passions, leurs relations avec les autres comme des «*chats sur un toit brûlant*», titre imagé et évocateur. Le vieux thème de la vie qui ne prend son sens que dans l'affrontement avec la mort s'incarne dans Maggie, qui est désir et plaisir, volonté et amour. Elle se révolte contre la morale darwinienne de survie de l'espèce et de réussite sociale ; elle a choisi sa valeur suprême qui est l'amour pour lequel elle ne cesse de se battre car «*une chatte sur un toit brûlant*» va au bout de sa passion.

Homme blessé face à son patriarche de père, Brick n'a pas eu le courage de voir en face sa véritable tendance, l'homosexualité, car il a prolongé la pureté asexuée de l'enfance dans ses liens avec son ami, Skipper. En forçant celui-ci à coucher avec elle, Maggie l'a contraint à faire face à la réalité, expérience dont il était incapable et qui l'a détruit : depuis la mort de son ami, il a plongé dans l'alcool et l'inertie. Il a laissé mourir son amour, mais Maggie le sauve en finale.

Les autres personnages sont conventionnels ; leur réussite est apparente et ils préfèrent la stratégie et le mensonge au choc brutal de la vérité.

La pièce, créée le 24 mars 1955, avec Burl Ives dans le rôle de Big Daddy, obtint un immense succès, et valut à son auteur le prix Pulitzer. Williams, qui n'était pas convaincu du bien-fondé de la modification que lui avait imposée Elia Kazan, publia les deux versions de son troisième acte, faisant précéder le texte d'une importante introduction dans laquelle, faisant référence à la construction rigoureuse de l'œuvre, il indiqua : «*Mes raisons de préférer cette pièce sont profondes. Elle répond aux préceptes classiques d'unité de temps, de lieu et d'action ; de plus, je n'ai réussi un personnage aussi éloquent que dans cette pièce ; c'est celui de Big Daddy*».

En 1958, elle a été adaptée au cinéma par Richard Brooks. Il redonna à l'étonnant Burl Ives le rôle de Big Daddy et ajouta pour lui une scène où il fait le bilan de sa vie face à Brick. Le couple vedette fut confié à Elizabeth Taylor (au sommet de sa beauté), et Paul Newman (d'une remarquable intensité). Cette adaptation aussi puissante et exemplaire soit-elle, dénatura les profonds tourments de Brick : tout au long de cet affrontement familial et conjugal, on se demande pourquoi il repousse avec tant d'insistance son épouse, on s'interroge sur les véritables raisons qui le poussent à boire et à repousser cette «*chatte*» déterminée à reconquérir coûte que coûte l'homme qu'elle aime. Il évoque sans cesse son «*amitié*» avec un footballeur décédé dans des circonstances tragiques, mais son homosexualité n'a pas été affirmée car, à la fin des années 1950, la censure hollywoodienne interdisait encore qu'on y fasse toute référence explicite. Williams y voyait un outrage (largement justifié) envers sa pièce, qui était plus sulfureuse, et plus vraisemblable, sur scène qu'à l'écran. On raconte qu'il implorait les foules massées devant les salles de cinéma pour voir le film d'aller dépenser leur argent ailleurs. Nonobstant ce triste cas de puritanisme, cette production soignée permit tout de même de percevoir le génie de Williams, celui de dénoncer l'hypocrisie de ses contemporains et de révéler, avec une brutalité qui n'était pas que l'apanage de son Stanley Kowalski dans '*Un tramway*

nommé Désir”, la violence des désirs, tout comme celle des mensonges. Et ils sont nombreux à empoisonner l’existence de cette riche famille du sud des Etats-Unis.

Une version télévisée montra les protagonistes englués dans un espace propice à la claustrophobie, qui sert le rituel de ce théâtre.

“Baby doll “
(1956)
“Poupée de chair”

Scénario

Commentaire

Tennessee Williams avait réuni deux pièces en un acte : *“Twenty seven wagons full of cotton”* et *“The unsatisfactory supper”* pour en faire ce scénario d’une grande puissance érotique.

Dans sa torride réalisation, Elia Kazan, plutôt que de s’en tenir à la surface psychologique, effectua la même descente aux enfers que Williams : aucun détail n’est édulcoré, le décor vit et bouge au même titre que les personnages, vibrante illustration de la théorie des climats énoncée par Montesquieu.

Le film fit scandale à sa sortie, donna une impulsion nouvelle au personnage de la femme-enfant, joujou des mâles, incarné par Carol Baker, et a aussi popularisé et donné son nom à un vêtement de nuit féminin.

En 2009, à Paris, au théâtre de l’Atelier, la pièce fut montée par Benoît Lavigne, avec Mélanie Thierry et Xavier Gallais.

“Orpheus descending”
(1957)
“La descente aux enfers”

Drame

“Suddenly last summer”
(1958)
“Soudain l’été dernier”

Drame

Commentaire

Williams y poussa à bout cet amalgame de fascination et de haine pour l’environnement de l’individu. C’est un poème onirique et fantastique en dépit de la noirceur du sujet : la phagocytose de l’individu par son semblable. Le thème est traité de manière à la fois symbolique et réaliste puisque le héros, Sébastien, parachève son autodestruction dans une scène baroque de cannibalisme. Le personnage de la mère, Mrs Venable, est encore celui d’une «*grande prêtresse*», capable d’exiger les sacrifices les plus incroyables pour que rien ne vienne troubler «*le monstrueux calme de la nature*».

La pièce devint, grâce à Joseph Mankiewicz, un grand film, interprété par Katherine Hepburn, Montgomery Clift et Elizabeth Taylor, qui retrouvait «*la sauvagerie excessive*» de ce rituel de la cruauté.

Dans une adaptation télévisée, Maggie Smith fut remarquable.

“Sweet bird of youth”
(1959)
“Doux oiseau de la jeunesse”

Drame

Commentaire

La pièce traite de «*l’ennemi, le temps, en chacun de nous*». Elle a été adaptée au cinéma en 1962 par Richard Brook, avec Paul Newman.

“Period of adjustment”
(1960)
“L’école des jeunes mariés”

Comédie

Commentaire

Williams y adopta volontairement un ton humoristique peut-être pour prendre ses distances avec des thèmes qu’il avait déjà trop exploités.

Les années soixante allaient se caractériser par un bouleversement total des mœurs et par la levée de nombreux tabous. En conséquence, tout ce qui faisait la force du théâtre de Tennessee Williams eut tendance à se banaliser. Ses pièces ne perdirent pas leur impact pour autant :

“The night of the iguana”
(1961)
“La nuit de l’iguane”

Drame

Shannon, un prêtre défroqué et porté sur la bouteille, qui gagne sa vie comme guide touristique au Mexique, accompagnant un groupe, y explicite les tensions et force à se dévoiler Maxine, l’aubergiste, et Hannah qui accompagne son père qui est poète.

Commentaire

La pièce reprenait le thème de la solitude de l’individu plongé dans le plus grand dénuement moral, mais toujours désireux de revivre, fût-ce en dehors du temps. Elle fut créée à Broadway par Bette Davis. En 1964, l’adaptation cinématographique fut tournée en noir et blanc, par John Huston, à Puerto Vallarta, au Mexique, avec de grands interprètes : Richard Burton, Ava Gardner et Deborah Kerr. Mais le personnage interprété par Ava Gardner étant différent de celui de la pièce, Tennessee Williams et John Huston se disputèrent beaucoup, le réalisateur accusant le dramaturge de détester les femmes, ce à quoi il répondit : «*Tu as peut-être raison*». Le film se révéla lourd de questionnements philosophiques.

“The milk train doesn't stop here anymore”

(1964)

“Le train de l'aube ne s'arrête plus ici”

Drame

Commentaire

À la suite de cette pièce, la critique reprocha à Tennessee Williams d'être trop personnel dans ses œuvres.

En 1969, Tennessee Williams publia un autre recueil de ses pièces en un acte : *“Dragon country”* contenant :

- *“Talk to me like the rain and let me listen”* ;
 - *“Hello from Bertha”* ;
 - *“The lady of larkspur lotion”* ;
 - *“I can't imagine to-morrow”*.
-
-

“Small craft warnings”

(1972)

Drame

“Une femme nommée Moïse”

Roman

Commentaire

Le roman perd de son caractère sulfureux et fantasmagorique dans la description à la fois plus précise et distanciée des exigences charnelles. Le héros perd dès lors sa dimension tragique.

“Eight mortal ladies possessed”

(1974)

Tennessee Williams est mort accidentellement dans un hôtel de New York, le 24 février 1983, ce qui couronnait une existence mouvementée où il bascula parfois dans la folie comme quelques-uns de ses plus bouleversants personnages.

Il laissait plus de trente pièces de théâtre, quatre volumes de nouvelles, deux romans, deux volumes de poèmes et une autobiographie. Neuf de ses pièces avaient été adaptées au cinéma. Il a été consacré comme un des plus importants dramaturges du XXe siècle. Il révolutionna le théâtre et le cinéma américains, donnant aux personnages masculins une charge érotique sans précédent (Marlon Brando dans *“Un tramway nommé Désir”* ou Paul Newman dans *“La chatte sur un toit brûlant”*) et apporta une vision du monde noire et brutale, mais toujours poétique.

Son théâtre est violent, romantique, baroque. Il y retrouvait la veine des écrivains du Sud obsédés par le sens du péché originel et par la cellule familiale. Mais lui s'est totalement affranchi du puritanisme garant de l'ordre social qui était à l'origine de nombreuses frustrations et inhibitions. Il définissait l'art

comme une «*anarchie bienfaisante*» qui doit régénérer la société et déclara : «*Le lyrisme personnel est le cri que jette un prisonnier à un autre depuis la cellule solitaire où chacun est enfermé pour la durée de sa vie.*»

Il traita du désir, de l'homosexualité, de la frustration féminine, de la drogue, de l'alcool. S'opposaient les besoins physiques de ses personnages et la société conformiste et moralisatrice du Sud qui maintient chez l'individu le sentiment de l'inégalité et celui d'une culpabilité sans espoir de rédemption. Ses personnages, affligés de maladies nerveuses, d'obsessions sexuelles exacerbées ou grossièrement sublimées, déchus, veules, solitaires, engagés dans des passions paroxystiques, apparaissent comme des victimes souvent proches du suicide, qui oscillent continuellement entre la rédemption et la chute, qui ressentent l'impossibilité de communiquer avec ceux qu'ils aiment, qui retrouvent malgré tout une certaine grandeur en se libérant de leur milieu étriqué. Dans un univers truffé de symboles, aux schèmes inspirés de la mythologie grecque relue à la lumière de Freud, il a exploré leur inconscient pour mieux les aider à assumer leur dualité, mais sans y être parvenu, disait-il : «*Je crois qu'écrire, c'est poursuivre sans cesse une proie qui vous échappe et que vous n'attrapez jamais. Ce que je veux faire, c'est capter la qualité constamment évanescence de la vie. Quelquefois, j'y parviens et j'ai le sentiment d'avoir accompli quelque chose mais cela ne m'est arrivé que rarement par rapport à mes tentatives.*»

Ces pièces écorchent, blessent et laissent des cicatrices. Ce sont des bombes qui éclatent au visage et pétrifient le spectateur, meurtri mais tout de même rassuré de constater que quelqu'un, quelque part, a su trouver les mots justes pour décrire l'inconfort de la condition humaine. Le malheur des uns peut faire le bonheur des autres, lorsqu'il est raconté avec l'empathie et la sensibilité d'un Williams.

Cela exige des interprètes une implication du corps et de l'âme : il ne faut craindre ni l'excès ni la frénésie ni la névrose, si l'on veut toucher le vrai. Ce n'est pas la pente des comédiens français qui sont plutôt réfractaires à tous les abîmes et le sont donc au théâtre de Tennessee Williams.

André Durand

Faites-moi part de vos impressions, de vos questions, de vos suggestions !

[Contactez-moi](#)